

T H É Â T R E
LE PUBLI 
UN MALIN PLAISIR



**LE CANARD À
L'ORANGE**

DE WILLIAM DOUGLAS HOME
TRADUCTION MARC-GILBERT SAUVAGEON

PROGRAMME

Reprise - Grande Salle

LE CANARD À L'ORANGE

DE WILLIAM DOUGLAS HOME

TRADUCTION MARC-GILBERT SAUVAGEON

12.09 > 24.09.23

Avec **Charlie Dupont** et **Frédéric Nyssen** (En alternance / John, l'amant), **Tania Garbarski** (Liz, la femme), **Laure Godisiabois** (Mme Grey, la gouvernante), **Michel Kacenenbogen** (Hugh, le mari) et **Marina Pangos** (Patricia, la secrétaire de Hugh)

Mise en scène **Nicolas Briançon**

Assistante à la mise en scène **Hélène Catsaras**

Scénographie **Sophie Hazebrouck**

Costumes **Chandra Vellut**

Couturière **Laure Norrenberg**

Lumière **Laurent Kaye**

Régie **Christophe Deprez et Zoé Giner**

UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE LE PUBLIC. AVEC LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DE L'ÉTAT FÉDÉRAL BELGE VIA BELGA FILMS FUND ET DE LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE. LA PIÈCE « THE SECRETARY BIRD » DE WILLIAM DOUGLAS HOME EST REPRÉSENTÉE DANS LES PAYS EUROPÉENS DE LANGUE FRANÇAISE PAR L'AGENCE DRAMA – SUZANNE SARQUIER WWW.DRAMAPARIS.COM EN ACCORD AVEC JANET GLASS À LONDRES.

Photos © Gaël Maleux

Représentations du mardi au samedi à 20h30, sauf les mercredis à 19h00.
Dimanche 24.09 à 17h00.



Bon alors, c'est l'histoire d'un canard qui... Mais non, pas du tout, y a pas de canard ! C'est l'histoire tragique de la femme trompée par son mari cocu qui voudrait bien récupérer sa femme délaissée sur le point de le quitter pour partir en Italie avec son amant...

Oh là là c'est tragique cette histoire de canard ?

Meuh non, y a pas de canard. C'est léger, c'est doucement dingue. Ça casse pas trois pattes à un canard, mais c'est désopilant.

Mesdames, Messieurs, voici une épastrouillante comédie gaie, qui à sa manière nous replonge dans les années '70. Le temps des chefs de famille et des femmes au foyer. Ce temps « béni » du monde d'avant #Metoo, un vrai boulevard quoi. N'hésitez pas, prenez place, laissez faire... c'est vintage ! Coin, coin.

L'AUTEUR

William Douglas Home



Photo © D.R.

SUCCÈS INTERNATIONAUX

EN ANGLETERRE

The Secretary Bird (1968)
Lloyd George Knew My Father (1972)
The Reluctant Debutante (1955)
The Kingfisher (1977)

EN FRANCE

Le Canard à l'orange (1971)
Ne Coupez pas mes arbres (1982)
Débutante malgré elle (film)
Le Martin-pêcheur (1995)

AUTOBIOGRAPHIE

Mr Home pronounced Hume (1979)

William Douglas Home est issu de deux illustres familles aristocratiques écossaises, les Douglas et les Home (à prononcer Hioume) qui depuis la nuit des temps furent en rébellion ouverte contre les rois d'Angleterre. Pendant des siècles, ces preux chevaliers ne cessèrent de guerroyer à la frontière constamment fluctuante entre les deux pays. Ce fut le mariage d'une jeune héritière

Douglas avec un Lord Home qui unit les deux familles au XVIIIe siècle.

Né le 3 juin 1912 à Edimbourg, William Douglas Home est le cinquième des sept enfants de Lord Charles Dunglass, treizième comte de Home. Le petit William passa son enfance entre Edimbourg et les superbes châteaux de ses ancêtres en Ecosse. Avec ses frères, dont l'un, sir Alec Douglas

Home, allait devenir en 1964 Premier ministre conservateur de Sa Majesté la Reine Elisabeth II, William fréquenta les meilleures écoles d'Angleterre : *Ludgrove* et *Eton* où, d'ailleurs, l'actuel prince William, héritier du trône britannique, reçut récemment son éducation.

Passionné de théâtre, William Douglas Home a fait jouer sa première pièce, *Murder in Pupil Room*, par ses camarades alors qu'il était encore élève à Eton. Et Lord Home venait régulièrement chercher ses fils à l'école pour les emmener à Londres où ils avaient coutume d'aller voir trois pièces de théâtre en deux jours. Brillamment diplômé en histoire de l'université d'Oxford, William Douglas Home s'inscrit à la *Royal Academy of Dramatic Art*, la très célèbre RADA, où il étudie l'art du comédien dans lequel il excelle, mais où il se découvre davantage une vocation d'auteur dramatique.

Avec la seconde guerre mondiale, officier britannique, William Douglas Home est envoyé en France pour prendre part au Débarquement. Obéissant à sa conscience, il refusa, le 8 septembre 1944, de bombarder Le Havre, « poche de résistance » encore aux mains des Allemands, car le commandement allié n'avait pas accepté de faire évacuer les habitants de la ville. S'il avait exécuté l'ordre de ses supérieurs, William Douglas Home était certain qu'il aurait « commis un crime de guerre », car 5.000 civils français furent tués lors de ce bombardement. Pour son acte d'insoumission, il fut jugé et condamné à la dégradation ainsi qu'à un an d'emprisonnement avec travaux forcés en Angleterre. Dans cette terrible épreuve, il fut moralement soutenu par toute sa famille qui lui rendit visite à la prison de Wormwood Scrubs. A sa libération, il écrivit une très belle pièce, fort poignante, *Now Barabbas...* sur la peine de mort et l'horreur de la vie carcérale. 1947 vit le succès de sa comédie, *The Chiltern Hundreds*, qui évoque de manière très burlesque, la défaite électorale d'un aristocrate britannique remplacé au Parlement par son propre valet !

Sous le comique endiablé de ses répliques les

plus brillantes, le théâtre de William Douglas Home exprime la conscience toujours en éveil de son auteur, homme de bien, pour qui le rire est non seulement une politesse, mais encore un cadeau que l'on fait à tous ceux que l'on veut rendre heureux autour de soi.

En 1951, William Douglas Home fait un grand mariage d'amour avec la ravissante Rachel Brand, baronne Dacre, dont le grand-père avait été Lord-in-Waiting du roi Georges V. Ils auront quatre enfants et seront très heureux.

Passionnément francophile, William Douglas Home venait souvent en France, où sa pièce *Le Canard à l'orange*, jouée par les plus grands acteurs français comme par les troupes d'amateurs, notamment par celle de *l'Ecole Centrale de Lille*, est devenue aujourd'hui un classique de la comédie de boulevard.

Auteur de plus de cinquante pièces de théâtre dans la tradition de la « pièce bien faite » à la manière d'Oscar Wilde, de Somerset Maugham, de Terence Rattigan et de Noël Coward, William Douglas Home, en faisant entrer ses spectateurs dans son univers magique, fut un des meilleurs représentants au XXe siècle de « la comédie légère » à l'anglaise, toute de finesse, d'élégance aristocratique et d'humour typiquement britannique.

A la fin de l'été 1992, William Douglas Home mourut d'une crise cardiaque alors qu'il cueillait des roses dans son beau jardin du sud de l'Angleterre. Il avait écrit dans un poème : « roses are a promise for the future ».

■ **Hélène Catsiapis**, Auteure de « *La Comédie anglaise au XXe siècle* » (Sedes)



RENCONTRE AVEC

Nicolas Briançon

Bonjour Nicolas, bienvenue au Théâtre le Public. Comme c'est la première fois que nous vous accueillons, pouvez-vous nous dire qui est Nicolas Briançon ?

Je viens d'avoir 60 ans le 29 juillet dernier, je ne vous dis pas ça pour vous raconter ma vie, mais pour vous donner une idée de la durée de ma carrière. J'ai commencé assez tôt, j'avais 21 ans quand j'ai signé mon premier contrat professionnel et je n'ai jamais arrêté de travailler depuis.

La première période de ma vie théâtrale, je l'ai vécue dans une compagnie. Ce fut une époque fondatrice, essentielle pour apprendre le métier tel que je le pratique encore actuellement. Si je vous dis qu'on se situait dans un village de 900 habitants dans les années '80 au fond du Lot-et-Garonne, vous allez vous dire que ça devait sentir le pétard, le four à émaux et le macramé, mais pas du tout. Notre compagnie était vraiment pro. La jeune première s'appelait Muriel Robin, elle donnait la réplique à Élie Semoun et à Nicolas Marié. J'y ai aussi rencontré Albert Dupontel et Michel Fau, tant de gens qui font encore partie de mon paysage professionnel actuellement. On faisait tous de tout. Le jeu, la régie, la mise en scène. On est partis en tournée sur les routes

de France dans une ambiance à la Capitaine Fracasse. Pour moi, ça a duré pendant trois ans. Mais j'aime changer, alors, j'ai fait un passage de deux saisons à la Comédie Française et on m'a fait ensuite une proposition que je n'ai pas pu refuser : jouer dans *Bacchus* de Jean Cocteau avec Jean Marais ! Une aventure formidable qui m'a mené pour la première fois à Bruxelles, puisque *Bacchus* a fait partie, comme tant d'autres, de la tournée des Galas Herbert-Karsenty accueillis au Théâtre des Galeries. Ensuite, j'ai joué *Les chevaliers de la Table ronde* de Cocteau, mais surtout, c'était ma première mise en scène importante, toujours avec Jean Marais. Ce fut d'ailleurs son dernier spectacle.

Si dans ce cadre-là, être metteur en scène m'avait plu, dans ma tête, cela restait pourtant une occupation secondaire, ce que je voulais, moi, c'était être acteur.

J'ai ensuite joué dans une comédie musicale de Roger Louret, *Les années twist*. Un succès phénoménal, nous avons donné plus de mille dates, dont plusieurs au Cirque Royal en Belgique, encore. Une entreprise extraordinaire, mais enfermante. De quoi me donner l'occasion de réfléchir au métier en général, et à ce que je voulais faire en particulier. J'ai alors repensé à



Photo © Gaëtan Bergeze

Jacques et son maître de Kundera, que je rêvais de monter. Et j'ai compris que si j'attendais sagement qu'on me le propose, ça pouvait encore durer longtemps. Alors, je me suis dit : « Mon pote, si tu y tiens tant que ça, fonce ! » J'ai foncé et j'ai bien fait. J'ai été nommé aux Molières pour la meilleure mise en scène. Ma carrière de metteur en scène a réellement démarré à ce moment-là en dirigeant, entre autres, Robert Hossein dans *Antigone* de Anouilh ou dans *Le menteur* de Corneille.

Après, évidemment, j'ai dû jongler pour mener mes deux métiers de front, puisque bien sûr, je n'ai pas voulu renoncer à jouer. Et pour faire bonne mesure et être certain de ne pas m'ennuyer, j'ai succédé à Jean-Claude Brialy comme directeur du Festival d'Anjou, le deuxième plus important en France pour le théâtre après celui d'Avignon. On faisait une création par an qui était ensuite jouée à Paris.

Et c'est là que, pour la première fois, j'ai croisé la route du *Canard à l'orange*.

Racontez-nous votre rencontre avec *Le canard à l'orange*.

Toute cette histoire est partie d'une envie de s'éclater entre copains. Avec Anne Charrier et François Vincetelli, on est potes depuis longtemps et souvent, on se demandait ce que l'on pouvait monter ensemble. J'ai relu *Le canard à l'orange* presque par hasard, et comme parfois dans ces cas-là, ce fut l'évidence. On l'a monté au festival à Angers, le patron de la Michodière l'a vu, il a adoré et l'aventure parisienne a ensuite commencé et elle n'est toujours pas terminée. Pour ma part, j'ai fait ma première incursion dans le théâtre de boulevard et j'ai adoré changer de genre et m'amuser. J'y ai pris et j'y prends toujours un immense plaisir.

Quelle est selon vous la pertinence d'une telle pièce en 2023 ?

Honnêtement, en matière de pertinence, je ne sais que répondre. Mais ce que je peux vous dire à coup sûr, c'est qu'au final, c'est le public qui

décide. Et pour **Le canard à l'orange**, il nous fait bien savoir que ça lui plaît puisqu'il se déplace en nombre pour le voir. Nous les artistes, on peut avoir des idées, des propositions, mais si le public ne suit pas, on a beau faire, tout ça ne sert pas à grand-chose.

Pour ma part, je me base sur mes ressentis, mes envies. Je pense qu'un acte artistique ne peut partir que d'un désir fort, pas d'une réflexion. Après, ça ne marche pas à tous les coups. Parfois on se gamelle, parfois ça passe. Mais si au départ, on n'a pas le désir de se lancer dans un projet, la pertinence, on s'en cogne.

Le canard à l'orange fut mon dernier spectacle à Angers, celui de mes adieux et sur ce coup-là, je ne me suis pas trompé. Il a été nommé dans sept catégories différentes aux Molières et pour la première fois dans leur histoire, toute la distribution a été nommée.

Cela dit, **Le canard à l'orange** et les rires qu'il déclenche nous posent inéluctablement la question suivante : rit-on moins dans le théâtre contemporain ? Avec la pandémie, la guerre, la crise économique, les gens ont désespérément besoin de s'évader. On n'a jamais vu autant de stand up, de comédies...

Dans **Le canard à l'orange**, le rire reste fin. Le personnage principal est intelligent. Même si, bien sûr, il y a un fond de patriarcat misogyne propre à une époque dans la pièce, il n'est pas plus présent que dans **L'amant** de Pinter, par exemple, et c'est écrit de façon tellement fine qu'on n'a aucun mal à le regarder encore aujourd'hui. La pièce devient alors le portrait d'une époque.

Ce type de spectacle est une mécanique bien huilée, comment s'aborde une telle mise en scène ?

Dans le boulevard, la caractéristique principale est que l'acteur est roi. Mon boulot de metteur en scène est de valoriser les comédiens. Pour **Le canard**, je n'ai pas cherché à raconter autre chose que ce qui est écrit. Le volatile n'est jamais meilleur que quand il est cuisiné dans son jus. J'apporte à mon travail le même soin que quand je mets en scène **Le songe d'une nuit d'été** de

Shakespeare. La seule différence c'est que Shakespeare demande plus de temps de travail à la table pour comprendre profondément le texte. Mais la précision, la clarté auxquelles il faut arriver sont les mêmes. Jouer un rôle, quel qu'il soit, est exactement pareil. Le devoir de vérité, de simplicité est le même. Mais dans une pièce comme **Le canard**, cela demande en plus une extraordinaire envie de s'amuser et de prendre du plaisir à jouer, parce que les personnages eux-mêmes s'amuse de ce qui se passe. ■





MISE EN CONTEXTE

C'EST DE LÀ QU'ON VIENT

Une pièce humoristique et/ou sexiste ?

Il faut bien le dire, le comique du *Canard à l'orange*¹ s'articule autour d'une série de stéréotypes franchement sexistes : l'homme marié se devant d'avoir des maîtresses nous renvoie à la double morale sexuelle qui a marqué de son sceau bon nombre de lois du Code civil, et aussi les promotions « canapé » qui expliquent l'accès de femmes à des postes à responsabilité, sans oublier les hommes dotés d'un caractère froid rationnel et organisé, à l'inverse des femmes qui seraient naturellement émotives, fragiles, soumises et versatiles... mais surtout, une femme doit être protégée par un homme, et, cerise sur le gâteau, elle n'existe qu'au travers de l'existence et le regard de ce dernier!

Une femme ne serait finalement pas un être majeur comme le sous-entend le principal protagoniste.

Écrite à l'aube de la deuxième vague féministe ou néo-féministe, cette pièce traduit sous un mode humoristique la peur de voir se « dissoudre la hiérarchie » du masculin et du féminin qui régit l'ordre symbolique du monde².

À la fin des années 1960, l'égalité juridique *stricto sensu* entre homme et femme est en grande partie acquise dans bon nombre de pays occidentaux. En Belgique, la puissance maritale a été abolie du Code civil en 1958 (en 1932, le chapitre du Code civil relatif aux droits et devoirs des époux avait été réformé, mais la puissance maritale ainsi que l'incapacité de la femme mariée avaient été maintenues), mais il faudra attendre 1976 pour qu'elle soit réellement effective avec la réforme des régimes matrimoniaux. N'oublions pas qu'il faudra attendre la loi de 1974 pour que le principe de la double morale sexuelle soit supprimé dans le droit du divorce : avant,

le mari pouvait demander le divorce en raison de l'adultère de son épouse par contre, cette dernière ne pouvait l'invoquer que si l'adultère du mari était constaté sous le toit conjugal !

Le canard à l'orange nous permet, tout en nous amusant, d'observer d'où nous venons en nous replongeant dans notre passé proche. Malgré son sexisme, à la vue des récents succès parisiens, la pièce continue à faire rire.

Une question demeure et interpelle : pourquoi, à l'ère post me too, cette œuvre profondément sexiste nous fait-elle encore rire ? Sans doute parce qu'elle est gaie, qu'elle nous replonge avec humour dans le kitch et la sororité bienpensante des années '70. Et si, le « rire est le propre de l'homme », il est aussi le révélateur de pensées peu avouables, mais qui structurent notre rapport au monde et aux autres.

■ Catherine Jacques

Historienne, enseignante, auteure et coordinatrice de l'« Encyclopédie d'histoire des femmes en Belgique ».

¹ *Le canard à l'orange* ou *The Secretary bird* de William Douglas Home (1967)

² HERITIER, FR. *Masculin/féminin, I. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996, II Dissoudre la hiérarchie, 2003.

À LA LIBRAIRIE DU THÉÂTRE

LE CHOIX DE NICOLAS BRIANÇON

Porca miseria

de Tonino Benacquista, ÉDITIONS GALLIMARD

Je viens justement d'être jury dans un prix littéraire à Ramatuelle, le prix Pampelonne qui couronne une biographie ou une autobiographie. Nous avons récompensé Porca miseria de Tonino Benacquista aux éditions Gallimard. Je me suis vraiment battu pour ce titre que je trouve à la fois bouleversant et littéraire.

« Les mots français que j'entends ma mère prononcer le plus souvent sont cholestérol et contrariété. Je m'étonne qu'une femme ayant tant de mal à amadouer sa langue d'adoption puisse connaître deux termes selon moi si savants. Contrariété l'emporte de loin. Elle finit par se l'approprier comme s'il la débarrassait du devoir d'aller mieux, et qu'une fois prononcé, rien ne l'obligeait à développer, tout était dit, contrariété.

Les soirs où l'affrontement avec son mari devient inévitable, elle assène le mot ruine, en italien, c'est la note la plus aiguë de son lamento, la rouiiiiina, dont le sens est sans équivoque : c'est l'émigration, le départ maudit, la faute originelle, la source de tous ses maux, la contrariété suprême. »

En 1954, la famille Benacquista quitte l'Italie pour s'installer en banlieue parisienne. Les parents, Cesare et Elena, connaîtront le sort des déracinés. Dans ce bouleversant récit des origines, leur petit dernier, Tonino, restitué avec fantaisie cette geste. Il raconte aussi les batailles qui ont jalonné sa conquête de la langue française.

Avec *Porca miseria*, Tonino Benacquista trace la lumineuse trajectoire d'un autodidacte que l'écriture a sauvé des affres du réel.

LES CHOIX DE PATRICIA IDE
ET DEBORAH DANBLON

Encyclopédie d'histoire des femmes en Belgique : 19e-20e siècles

de Catherine Jacques et Eliane Gubin,
ÉDITIONS RACINE

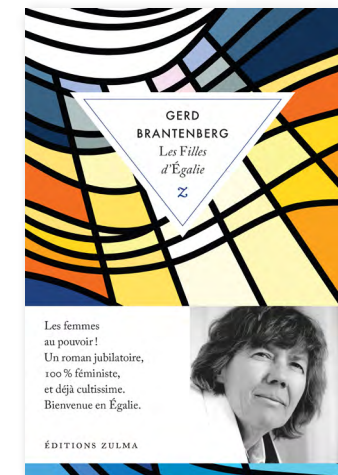
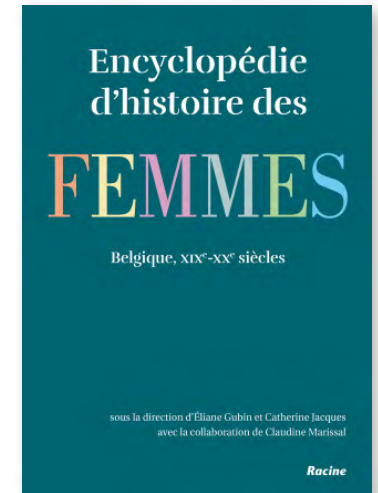
Depuis le XIXe siècle, la condition féminine a connu des progrès remarquables. En 165 notices thématiques, l'*Encyclopédie d'histoire des femmes* offre un aperçu clair et accessible de multiples aspects de l'histoire politique, sociale, professionnelle, culturelle, familiale ou associative qui ont marqué la vie quotidienne des femmes. Elle met aussi en lumière l'importance des femmes et du mouvement féminin dans la lente démocratisation de notre société. Ce faisant, elle offre une magnifique synthèse des enjeux, des étapes et des stratégies qui ont scandé la marche vers plus d'égalité entre les hommes et les femmes.

Cette *Encyclopédie d'histoire des femmes* résulte du travail collectif de 70 spécialistes, sous la direction des historiennes Éliane Gubin (professeure honoraire de l'Université libre de Bruxelles) et Catherine Jacques (enseignante et collaboratrice scientifique à l'Université libre de Bruxelles) avec la collaboration de Claudine Marissal (Centre d'archives et de recherches pour l'histoire des femmes).

Le mythe de la virilité

de Olivia Gazalé, ÉDITIONS POCKET

Et si, comme les femmes, les hommes étaient depuis toujours victimes du mythe de la virilité ? De la préhistoire à l'époque contemporaine,



une passionnante histoire du féminin et du masculin qui réinterprète de façon originale le thème de la guerre des sexes.

Pour asseoir sa domination sur le sexe féminin, l'homme a, dès les origines de la civilisation, théorisé sa supériorité en construisant le mythe de la virilité. Un discours fondateur qui n'a pas seulement postulé l'infériorité essentielle de la femme, mais aussi celle de l'autre homme (l'étranger, le « sous-homme », le « pédéraste » ...). Historiquement, ce mythe a ainsi légitimé la minoration de la femme et l'oppression de l'homme par l'homme.

Depuis un siècle, ce modèle de la toute-puissance guerrière, politique et sexuelle est en pleine déconstruction, au point que certains esprits nostalgiques déplorent une « crise de la virilité ». Les masculinistes accusent le féminisme d'avoir privé l'homme de sa souveraineté naturelle. Que leur répondre ? Que le malaise masculin est, certes, une réalité, massive et douloureuse, mais que l'émancipation des femmes n'en est pas la cause. La virilité est tombée dans son propre piège, un piège que l'homme, en voulant y enfermer la femme, s'est tendu à lui-même.

En faisant du mythe de la supériorité mâle le fondement de l'ordre social, politique, religieux, économique et sexuel, en valorisant la force, le goût du pouvoir, l'appétit de conquête et l'instinct guerrier, il a justifié et organisé l'asservissement des femmes, mais il s'est aussi condamné à réprimer ses émotions, à redouter l'impuissance et à honnir l'effémination, tout en cultivant le goût de la violence et de la mort héroïque. Le devoir de virilité est un fardeau, et « devenir un homme » un processus extrêmement coûteux.

Si la virilité est aujourd'hui un mythe crépusculaire, il ne faut pas s'en alarmer, mais s'en réjouir. Car la réinvention actuelle des masculinités n'est pas seulement un progrès pour la cause des hommes, elle est l'avenir du féminisme.

Les Filles d'Égalie

de Gerd Brantenberg, ÉDITIONS ZULMA

« Elle » fait bon vivre en Égalie. La présidente Rut Brame travaille nuit et jour à la bonne marche de l'État, quand son époux Kristoffer veille avec amour sur leur foyer. Il y règne d'ailleurs une effervescence toute particulière : à quinze ans, leur fils Pétronius s'apprête à faire son entrée dans le monde. Car voici enfin venu le bal des débutants.

Mais l'adolescent, grand et maigre, loin des critères de beauté, s'insurge contre sa condition d'homme-objet. Dans l'impossibilité de prendre son indépendance, il crée presque malgré lui un mouvement qui s'apprête à renverser le pouvoir patriarcal en place. L'avenir de la cité radieuse est amené à changer... pour le meilleur et pour le pire.

Avec « Les Filles d'Égalie », Gerd Brantenberg signe une dystopie féministe et résolument provocatrice. L'auteure renverse littéralement les codes de la société patriarcale : les femmes ont tous les pouvoirs, et la langue s'en ressent. Le féminin, omniprésent, l'emporte systématiquement sur le masculin, faisant apparaître de nouveaux mots qui soulignent avec une ironie mordante l'oppression invisible qui règne sur la gente féminine.

Brûlant d'actualité et débordant d'humour, *Les Filles d'Égalie*, le grand roman féministe norvégien du XXe siècle, est enfin traduit en français.

LIBRAIRIE
LE PUBLIC
BY
filigranes
LIBRAIRIE 365 → 365

**FAITES DURER LE PLAISIR,
ENTREZ DANS LA LIBRAIRIE**

Ouverte avant et après les spectacles, une librairie s'est installée dans votre théâtre. Elle vous propose des coins de lectures amusants, de petits espaces dédiés à la littérature : le boudoir aux romans, le commissariat des polars, la table en formica de la cuisine, les lumières vintage, les romans graphiques, les sièges de Boucle d'or dans l'espace jeunesse, les fauteuils rouges du théâtre, évidemment....

Et comme toutes les librairies, Le Public by Filigranes vous propose un service de commandes. Anticipez votre venue, et vos ouvrages vous attendront quand vous viendrez au spectacle.

Sachez qu'en achetant chez nous, vous vous faites plaisir et vous aidez les artistes précarisés par la crise. Le bénéfice des ventes leur est intégralement reversé.

www.theatrepublic.be/librairie

À VOIR EN CE MOMENT



LE VIF DU SUJET

DE LAURENCE BASTIN

02.09 > 21.10.23 *Création - Petite Salle*

Les seins, c'est l'histoire de l'humanité.

Mais la récurrence accable. Pourquoi tant de victimes du cancer ? Et comment en parler ?

Le théâtre et la poésie nous aident à le mettre à bonne distance. Écrite par une femme d'après une multitude d'interviews recueillies pendant de longs mois auprès de femmes et d'hommes touchés par la maladie, la pièce plonge dans le « vif du sujet » en « appelant un chat, un chat ».

Devant nous, une femme prend le sujet à bras le corps et, avec gourmandise, retrace les étapes qui lui ont permis de se réapproprier son corps et sa vie, de se délester des préjugés et d'aller de l'avant.

Elle s'adresse à toutes et tous, car même si nous ne sommes pas touchés, nous sommes tous reliés et nous sommes concernés.

Mise en scène **Patricia Ide**
Avec **Laurence D'Amelio**

UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE LE PUBLIC. AVEC LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DE L'ÉTAT FÉDÉRAL BELGE VIA BESIDE ET DE LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE.
Photo © Gaël Maleux



TRACES, DISCOURS AUX NATIONS AFRICAINES

DE FELWINE SARR

05.09 > 21.10.23 *Salle des Voûtes*

Un africain revenant d'une longue odyssée décide de s'adresser aux siens. Il les invite par une parole poétique à édifier le jour qui vient.

Il est debout, dressé face au monde avec la ferme volonté de l'homme qui a quelque chose à partager. Et, il partage une pensée, belle et forte comme un soleil, celle de Felwine Sarr (économiste, penseur et poète sénégalais) qui écrit ce Discours aux nations africaines. Il nous invite ainsi à nous transformer, et inventer d'autres récits, pour écarter les voiles de nos certitudes et rouvrir le champ des possibles : *La première puissance que nous devons recouvrer est celle de nous soustraire à la volonté des autres. Cela s'appelle la liberté.*

Mise en scène **Etienne Minoungou**
Avec **Etienne Minoungou et Simon Winsé** (musicien)

UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE DE NAMUR EN COPRODUCTION AVEC LE FESTIVAL LES RÉCRÉATRALES - OUAGADOUGOU, LE FESTIVAL AFRICOLOGNE ET LE THÉÂTRE LE PUBLIC. AVEC LE SOUTIEN DE LA FONDATION VON BROCHOWSKI SUD-NORD. DIFFUSION LA CHARGE DU RHINOCÉROS.
Photo © Veronique Vercheval

PROCHAINEMENT



LE FILS

DE FLORIAN ZELLER

10.10 > 11.11.23 *Création - Grande Salle*

Nicolas a 17 ans. C'est pas facile. Il est fils de parents séparés et sa mère, dépassée par sa détresse, demande au père d'intervenir. Nicolas part donc habiter chez son père, remarié et papa d'un nouveau-né. Nicolas change d'école, de quartier, de copains. Mais Nicolas a 17 ans, et il ne va pas bien. Incrédules et désarmés, les parents se demandent comment faire avec cet ado devenu hors de portée.

Tour à tour nommée « meilleure pièce de Zeller », « chef-d'œuvre » ou « drame bouleversant »... la presse française s'est enflammée : « Zeller nous plante un miroir dans le cœur ».

Mise en scène **Hélène Theunissen**
Avec **Valérie Bauchau, Stéphanie Goemaere, Frederik Haugnès, Alain Leempoel, Simon Lombard et Gilles Vermeire**

UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE LE PUBLIC. AVEC LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DE L'ÉTAT FÉDÉRAL BELGE VIA BESIDE ET DE LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE. LA PIÈCE « LE FILS » DE FLORIAN ZELLER EST REPRÉSENTÉE PAR L'AGENCE DRAMA - PARIS (FRANCE) - WWW.DRAMAPARIS.COM. Photo © Gaël Maleux



LE MOCHE

DE MARIUS VON MAYENBURG

08.11 > 31.12.23 *Création - Salle des Voûtes*

Lette, fait une découverte inattendue : sa laideur. Son patron lui refuse la présentation de sa nouvelle invention devant un parterre d'acheteurs au prétexte qu'« on ne peut rien vendre avec cette tête-là ». Son assistant, lui qui a un visage présentable, sera envoyé au congrès. Complètement déstabilisé, Lette décide de confier son visage à un chirurgien esthétique et en ressort miraculeusement transformé. Il est devenu tellement « beau » que son supérieur l'envoie partout pour présenter son invention. De son côté, le chirurgien qui l'a opéré décide de dupliquer et de vendre ce nouveau visage. Tout le monde veut tant lui ressembler que Lette en sera dépossédé.

Une pièce drôle, cynique et tonique. À l'heure où chacun livre son image sur les réseaux sociaux, l'aventure de Lette nous renvoie à notre obsession du paraître.

Mise en scène **Valérie Lemaître et Michelangelo Marchese** Avec **Arnaud Botman, Valérie Lemaître, Michelangelo Marchese et Othmane Moumen**

UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE LE PUBLIC. AVEC LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DE L'ÉTAT FÉDÉRAL BELGE VIA BESIDE ET DE LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE. LA PIÈCE LE MOCHE DE MARIUS VON MAYENBURG (TRADUCTION HÉLÈNE MAULLER ET RENÉ ZAHND) EST PUBLIÉE ET REPRÉSENTÉE PAR L'ARCHE - ÉDITEUR & AGENCE THÉÂTRALE. WWW.ARCHÉ-ÉDITEUR.COM © L'ARCHE, 2008. Photo © Gaël Maleux

BOIRE & MANGER AU THÉÂTRE

Le resto
DU PUBLIC



LE BAR

est ouvert avant et après
les spectacles.



LE RESTAURANT

est ouvert avant les spectacles
les mardis, jeudis, vendredis et
samedis (dernière commande à
19h30) et après les spectacles
les mercredis, vendredis et
les samedis.

Attention : Nous sommes limités
à 40 couverts par service.



LE CHEF VOUS PROPOSE :

Les tapas

Le choix de 3 tapas à 15€
Le choix de 5 tapas à 18€

Le menu

en tout (31€) ou en partie

Découvrez la carte et les menus
du mois sur notre site internet
www.theatrepublic.be/restaurants

RÉSERVATION CONSEILLÉE
AU 02 724 24 44

L'Instant Champagne,
with *Vitalie Taittinger*.

CHAMPAGNE
TAITTINGER
à Reims
FRANCE
BRUT RÉSERVE

Remis,
Place Royale.

CHAMPAGNE
TAITTINGER
à Reims

Imported by: VA.S.CO nv/sa - Industrielaan 16-20, 1740 Ternat - www.vascogroup.com

Infos & Réservations 02 724 24 44
theatrepublic.be **f**  

